

Les fissures du temps

C'était au creux du ventre fécond du printemps. Lorsque mai étend ses bras pour retenir avril qui ne souhaite pas disparaître et juin qui voudrait imposer la saison brûlante. Sur les chemins pierreux qui fourmillent sur les pentes parfois rudes des falaises oubliées d'une mer évaporée il y a des milliers d'années.

Là marchait Brice, comme à son habitude, dans ses après-midi de sortie. Pour penser, pour rêver. Dans ses pérégrinations où l'esprit se rapproche du corps afin de vagabonder à l'unisson.

Il aimait particulièrement ces instants durant lesquels il se sentait en harmonie avec le reste du monde. En tout cas avec la nature environnante. Loin des hommes et de la déception qu'ils ne manquent pas de vous apporter ou du miroir qu'ils peuvent vous tendre sur la responsabilité qui vous incombe dans la marche claudicante de l'époque.

Tout lui semblait amical ou à l'extrême, farceur. Des cailloux qui traçaient gentiment le chemin à ceux plus moqueurs qui roulaient sous la semelle pour vous faire pousser un juron.

On entendait, dans les villages se jaugeant d'une colline à la suivante, les cloches tinter sur les cous fatigués des églises. Dissimulés dans leurs branches, les oiseaux, souvent des merles, trillaient leurs mélodies d'un arbre à l'autre. Quelque part dans le lointain, le coucou rythmait la brise qui fait frissonner les aiguilles des pins.

Attentifs à ces musiques, des petits chênes agitaient leurs membres rabougris couverts de lichen de part et d'autre du sentier dont la largeur respirait au rythme de la sinuosité du parcours. Projetant leurs gueules jaunes pour mieux vous séduire, les coronilles laissaient dans les airs le souvenir d'une ultime fragrance de poésie parfumée. Dans une dernière bravade, elles accompagnaient les effluves entêtants des genêts qui prenaient leur tour dans la ronde saisonnière.

Au sol, tentant de faire leur place au soleil, des petites fleurs dodelinaient des pétales pour offrir leur cœur mauve au passant solitaire. Enfin, à leurs côtés, le thym sauvage n'était pas en reste pour que se faufile jusqu'aux narines surprises une sérieuse envie de cuisine provençale.

Prendre garde aux chenilles processionnaires ! songeait Brice en observant les innombrables voiles de mariée dans les pins retenant encore prisonnières ces messagers funestes pour les langues des chiens.

Il ne manquait jamais de parler aux éléments qui l'entouraient dans sa randonnée. Les arbres, les plantes et les quelques animaux qui croisaient son chemin. Lézards fuyant en zigzag le regard de l'intrus, insectes agacés peinant à remplir le labeur du jour. Jusqu'aux cailloux de tout à l'heure auxquels il prêtait, des intentions ou des attentions toutes humaines. De leurs formes bizarres, aux stries

colorées qui les habillaient comme des bijoux du pauvre. Il pouvait s'émerveiller de cette simplicité apparente pour le promeneur pressé, mais qui revêtait pour lui des trésors cachés.

Ne serait-ce que ton âge songeait-il en observant celui-là, si discret au milieu de ses congénères. Et tous ces ciels, ces pluies, ces soleils que tu as connus depuis que tu as pris forme, n'est-ce pas tout à fait déconcertant quand on y pense, nous, misérables créatures éphémères ? Ah, si on pouvait te faire parler, remonter de ta mémoire, toutes les images de ton histoire millénaire.

Dans les airs, se moquant autant du promeneur solitaire que du chasseur de métal rugissant ses cris de tonnerre plus haut dans le ciel, le bourdon vrombissait imperturbable sa musique lancinante.

Brice, ignorant l'insolence de la bruyante bestiole, continuait sa balade songeuse.

À celui qui prenait le temps d'observer, de humer, d'écouter, tous les sens étaient à la fête. Jusqu'à la chanson de l'eau, du ruisseau, de la rivière, qui interprétaient leur mélodie sur des cordes liquides en se jouant des obstacles pierreux.

En levant le nez, là où les cimes des arbres s'écartaient pour ajouter un peu de bleu au vert resplendissant, quelques nuages perdus boulochaient sur le pull du ciel.

C'est d'un pas tranquille que Brice s'approchait de la clairière qui marquait comme une respiration dans son trajet. Là, longeant une petite falaise, il vit, assis sur un rocher aux pieds de la muraille, un vieillard qui regardait dans sa direction.

Comme s'il l'attendait, celui-ci se leva pour venir à sa rencontre et stoppa juste en face de lui en tendant une main ridée.

— Vous voilà enfin, avec un peu en retard dans votre marche quotidienne.

— Mais qui êtes-vous donc ? questionna Brice tout en saisissant, malgré tout, la main, de l'inconnu. J'ai beau faire des efforts, je n'ai pas souvenir de vous avoir croisé.

Le vieil homme haussa les épaules et prit un air mystérieux teinté de malice.

— Appelez-moi Jouve, si ça vous convient. Ça sonne plutôt bien avec Brice, non ?

Brice leva un sourcil d'étonnement à la référence sous-jacente et surtout à l'évocation de son prénom.

— Vous me connaissez, monsieur... Jouve ?

— Bien entendu, mais il y a bien longtemps que nos routes se sont croisées. Mais nous y reviendrons tout à l'heure, je vous le promets. Ma présence ici a à voir avec

votre vie. Un évènement qui date. Alors, si vous le voulez bien, pour vous remettre sur le bon chemin, je vais vous demander de faire un retour sur le passé.

Rebaissant son sourcil, Brice ajouta l'autre pour froncer son incompréhension.

— Mon passé ? Ma vie ? Je n'ai rien à cacher, mais vous avouerez que partager avec un inconnu pour moi, même s'il prétend me connaître, c'est un peu rapide et déroutant comme demande.

Le vieil homme laissa paraître un léger sourire qui plissa quelques rides supplémentaires sur son visage

— Je comprends, c'est juste nécessaire pour vous amener à un moment précis pour éclairer votre lanterne.

Brice offrit en retour une petite moue dubitative.

— Vous savez, je viens de passer les quatre-vingts années. Si je dois faire même un résumé, il va falloir vous rasseoir.

— Sans pousser trop loin dans votre histoire, avez-vous des regrets qui vous remontent à la mémoire ?

— Des regrets, qui n'en a pas ? Mais non, pas plus que ça, répondit Brice. Je n'ai pas eu une vie si originale. Indignation, révolte de temps à autre et puis le temps qui défile. Rien de bien exceptionnel, si tant est que qui ce soit serait remarquable sur cette planète où on se plaît à bégayer les querelles de pouvoir et de puissance. Les jalousies, les haines ordinaires entre des gens pourtant si semblables. Heureusement, parfois des rencontres, des amitiés, de la générosité, du partage, de la solidarité, au-delà de tristes contingences. Beaucoup de soirs offrant la magie de la voûte étoilée où l'on rêve à les toucher, ces lumières d'espérance. Depuis mon enfance, des songes d'autres univers, dans mon esprit ou dans tous les livres. Ces compagnons fidèles, dispensateurs de flamboyants destins, de paysages sublimes, mais aussi de questionnements de réflexions sur le sens de nos existences.

— Aucune mésaventure ou de chose bizarre qui vous reviendraient en mémoire ? insista Jouve.

— Mésaventure, chose bizarre ? Non, rien... Ah, si peut-être, jeune adolescent, en vacances. L'oubli soudain en fin de séjour de ce qui s'était passé. Était-ce une méchante insolation ? Une attaque cérébrale ? Je n'ai jamais pu le savoir malgré les consultations à l'époque. Mais pourquoi cette question ?

— Voilà ! ponctua le vieillard, c'est à ce moment que je souhaitais vous faire revenir. Mais attendez, avec cette chaleur aujourd'hui, avant d'aller plus loin, prenons le temps de nous désaltérer. Asseyez-vous à côté de moi, ce rocher bienveillant offre assez d'espace pour deux.

Il sortit une gourde de sa sacoche tandis que Brice prenait place.

— J'ai la mienne vous savez, fit-il remarquer en montrant son sac qu'il venait de déposer devant lui sur le sol.

— Oui, je me doute. À nos âges, il faut boire fréquemment, mais j'ai là une boisson de mon cru énergisante dont vous me direz des nouvelles.

Brice accepta la gourde tendue et prit une longue rasade qui lui descendit agréablement dans le gosier. Un goût fruité dont il peinait à deviner à quoi il lui faisait penser. Puis sa tête se mit à tourner. Il sombra dans une torpeur et se sentit partir.

— Qu'est-ce que... eut-il le temps d'articuler en tentant de trouver où pouvoir s'agripper.

À peine entendit-il la voix du vieillard en retour qui le soutenait de ses bras pour éviter qu'il ne bascule.

— Laissez-vous aller Brice, susurra-t-elle, vous allez vous souvenir.

— Me souvenir ? Comment diable...

Un tourbillon de pensées. Un plongeon vertigineux, dans un rapide déchaîné. L'éclaboussement final dans les flots qui bouillonnent. Tout dansait autour de lui. Les sons se mélangeaient aux images, les sensations étaient multiples et incontrôlables. Il se sentait bousculé par les éléments sans pouvoir se rattraper à quoi que ce soit.

Et puis soudain, le kaléidoscope se stabilisa.

Brice était assis sur une chaise longue sur la plage. Il avait dix-sept ans, un bouquin à la main qu'il fixait interdit. C'est alors qu'une ombre vint se poser sur les pages ouvertes et lui fit lever la tête.

C'était une jeune fille aux magnifiques cheveux noir de jais. Des yeux noisette très clair, dans les iris desquels des éclats d'espièglerie semblaient avoir pris demeure. Un teint de peau mate. On ne savait dire, le bronzage, teinte naturelle ? Autour du cou, un joli collier dont la pierre mauve brillait de tous ses feux. Et puis ce charmant bikini jaune qui accompagnait les courbes...

Brice rougit de son examen.

— Alors, tu laisses un peu tomber ton bouquin ? interrogea la jeune fille. C'est quoi en plus pour que tu passes ton temps plongé dans des histoires plutôt que de les vivre, plutôt que profiter de tes vacances ici ?

— C'est du Heinlein, parvint-il tout juste à bégayer, Révolte sur la Lune.

— Ah oui, un très bon auteur, mais il est temps de regarder autour de toi ce qui se raconte sur les pages de ta vie. Je t'observe depuis plusieurs jours et je trouve idiot que tu restes assis là à rêver, tout seul au milieu de tout ce monde. Alors que moi qui m'ennuie, je suis là à deux pas à te surveiller bêtement !

Elle soupira en faisant une grimace comique qui lui retroussait le nez.

— Allez, lève-toi et viens donc un peu avec moi te dégourdir les jambes et l'esprit.

Elle lui prit la main pour l'aider à sortir de sa chaise où, il faut bien le dire, il était collé depuis trop longtemps. Il fut surpris de l'aisance et de la force qui se cachaient dans un bras en apparence si fin, mais dont les muscles jouèrent efficacement sous la peau brunie.

— On va se baigner, lança-t-elle, la mer est froide, mais en courant, on ne sentira rien, ou presque !

Elle l'entraîna et les voilà qui, au bout de la longue course due à la marée basse, sautèrent par-dessus les vagues moribondes pour s'asperger et finir par plonger dans l'eau plus profonde et plus fraîche. Les éclats de rire succédèrent aux éclaboussements.

Ils furent rapidement de retour pour ne pas trop plisser la peau au froid de la mer. Chacun avec la serviette de plage de l'autre essuya vigoureusement sa chair de poule et calma ses grelottements spasmodiques.

— Que fais-tu, d'où viens-tu ? Fusèrent les questions, autant par curiosité que pour occuper le silence qui souvent s'imposait avec Brice.

Lui répondait plus ou moins honteux, à l'image des adolescents qui pensent ne pas être dignes d'intérêt. Évidemment, encouragé comme à ce moment, on avait par la suite du mal à l'interrompre. Il le voyait bien à ces petits sourires qui se dessinaient sur les lèvres de sa nouvelle amie, mais il sentait bien aussi la bienveillance qui accompagnait ces signes d'amusements. Elle l'incitait à laisser tomber cette carapace de tourteau malhabile qui, sous couvert de protection, vous paralyse dans les échanges.

— Je suis venu tout seul en vacances sur la côte belge, entre mes deux dernières années de lycée. Ma mère m'a payé cette chambre dans ce petit hôtel en bas de la rampe qui conduit à la digue et la plage. Elle voulait que je me change les idées. Que j'émerge de mon univers de lecteur acharné qui ne sort pratiquement jamais. Une réussite, non ?

Elle, évasive, plaisantait, restait vague en délivrant des réponses d'anguilles.

— Avec mon père qui travaille sans cesse, qui est vraiment trop sérieux, je profite de ces vacances. Il m'emmène toujours avec lui depuis que je suis toute petite. Il n'aime pas me laisser loin. Alors moi, même si je suis souvent seule pendant qu'il se déplace dans d'interminables voyages, je savoure. Ce soleil qui vous chauffe la peau, la mer qui vous rafraîchit et du vent complice qui balaie autant les soucis qu'il pousse sous les ailes des oiseaux. Sans oublier les rencontres qu'on peut faire avec des garçons un peu engoncés dans leurs chaises longues. Je me suis donné comme

mission de les libérer de la sclérose mentale et physique qui les guette, ces pauvres victimes de leur prison littéraire !

Après une grimace volontairement goguenarde, elle ajouta :

— Je m'appelle Océania, drôle de prénom, hein ? lui avait-elle soufflé, le visage radieux. Il provient de cette passion qu'a notre famille pour la mer, l'océan. Là d'où bien souvent la vie est apparue.

Mais Brice se moquait bien de cet air mystérieux, de ces non-dits sur le pays d'où elle venait. Où l'on autorise de donner des prénoms comme le sien aux enfants. Au contraire, peut-être ajoutaient-ils à l'envoûtement auquel il succombait peu à peu. Il ne regrettait pas d'avoir laissé de côté sa passion et il était persuadé qu'Heinlein et les autres ne lui en auraient pas voulu de patienter sur une commode. De toute manière, comment auraient-ils pu lutter contre une jeune fille de dix-sept ans aux yeux noisette et en bikini jaune ?

Non, ils goûtaient ensemble à ces moments précieux de joie simple. Assis sur leurs serviettes étalées sur le sable pour ne pas tremper le tissu de la chaise qui balançait à la brise marine.

À cet instant, saisi d'un nouveau vertige, les scènes qu'il vivait s'enchaînèrent comme dans un rêve. Un rêve où tout se bousculait, changeait, ignorant la temporalité des choses.

Le jour, où les rires se succédèrent aux plaisanteries absurdes, aux jeux de plages innocents où les corps juvéniles se moquaient de la gravité qui fatiguait tant les plus âgés.

Le soir, dans le dancing donnant sur la mer en se déhanchant sans se soucier du regard des autres. Tout au plaisir de partager ces sensations primitives d'une célébration païenne aux rythmes syncopés de cette musique en directe provenance de l'autre côté de l'atlantique.

Et puis, un soir, alors qu'ils se raccompagnaient. Les sourires d'un coup se figèrent, les regards s'accrochèrent, les mains tremblèrent, hésitèrent, remontèrent pour saisir le visage de l'autre, caresser sa joue. Et enfin, ce baiser qui n'en pouvait plus de patienter à la porte des sentiments refrénés, qui ne voulait jamais s'interrompre.

Vinrent les longues balades, main dans la main, sur le sable plat et dur à proximité de l'eau. Celui qui retenait en douceur la plante de pieds cheminant langoureusement sous le cri strident des mouettes et la parade des cerfs-volants.

Tout lui revenait.

Hélas, les journées défilèrent. Le départ approcha, avec sa vilaine gueule détestable de point terminal. Parfum de fin du monde.

Comment faire, s'écrire, se revoir. Où, comment ?

Le visage d'Océania qui se figea, qui se ferma, comme si un rideau métallique tombait sur la vitrine des sentiments.

La tête de Brice se mit à tourner, la réalité oscilla avant de déraiper. La sensation d'une chute. Ou plutôt l'inverse, une absence soudaine de pesanteur qui vous envoie valdinguer dans tous les sens.

Il sortit de son propre corps, assista à la scène où brutalement tout avait basculé dans l'oubli.

Lui, ne savait plus, ne comprenait plus ce qui lui arrivait. Ce tapis du passé pourtant proche se dérobaît, et ce mal de crâne qui ne voulait pas céder. Son autre lui-même partait chancelant, désorienté, pour retourner à ce petit hôtel, où sa mère lui avait loué sa chambre. Il devait le contacter par téléphone, qu'elle vienne le rejoindre, le secourir de ce vide lancinant qui ouvrait un gouffre douloureux dans son esprit.

Elle, en pleurs, en arrière du jeune garçon qui titubait, soutenue par un homme, son père qui tentait de la rassurer en lui posant tendrement une main sur l'épaule.

Ce qui s'était déchiré en propre comme au figuré, Brice le voyait le ressentait. Une souffrance profonde remontait à la surface pour exploser dans son esprit. À la manière d'une bulle d'air restée coincée des années durant dans une épave au fond de la mer avant de ressurgir à la lumière.

Se tournant vers lui, spectateur d'une autre époque qui observait la scène, aussi perdu qu'alors, le regard d'Océania franchissait le temps, les frontières de l'impossible.

Elle le voyait !

Bouleversé, il prit conscience de son sourire et de ses lèvres qui formaient le mot fracassant le mur du chagrin :

Reviens !

Aspiré en arrière, il refit le chemin inverse et se retrouva pantelant, soutenu par le vieil homme.

— Mais comment ? Qu'est-ce qui s'est passé, pourquoi avais-je tout oublié ? s'écria Brice avant de lancer, désespéré, ce nom trop longtemps captif de sa poitrine, Océania !

Jouve lui posa une main sur l'épaule et chercha son regard du sien pour tenter de le calmer et capter son attention.

— Cette boisson, c'est un remède pour que l'esprit franchisse les fissures du temps. De sorte que vous retrouviez ce qui vous avait été ôté.

— Les fissures du temps ? Mais pourquoi ? Et maintenant, ah, quelle cruauté ! Me rendre cette mémoire des années après, c'est bien trop tard.

— Non, il n'est jamais trop tard avec les fissures du temps pour réparer les dommages qu'une jeune écervelée a provoqués par amour. Enfin, surtout causés par le monde des adultes qui trop souvent oublie l'essentiel, ailleurs comme ici.

Il eut un regard dans le vague et balaya d'un geste autant l'insecte volant qui venait le taquiner sous le nez que le souvenir qu'évoquait sa remarque.

— Elle a dû vous abandonner, son père et elle n'avaient pas le droit. Ce sont les principes de non-ingérence des peuples des étoiles.

— Quoi ? Comment ça les peuples des étoiles ?

— Vous devez comprendre, Océania était la fille d'un envoyé d'Altaïr afin d'étudier l'espèce humaine. L'observer en grand secret, car inutile d'expliquer l'impact chez vous d'une telle révélation. Sans parler des réactions de ceux qui possèdent le pouvoir et les moyens terrifiants que des peuples comme les nôtres ne souhaitent pas utiliser.

Il eut un rictus d'agacement au souvenir et finit par lâcher :

— La charte des étoiles interdisait les contacts prolongés. Il a fallu agir brutalement. Effacer votre mémoire. Et nous, repartir sans laisser plus de traces de notre passage.

Les yeux embués par l'émotion, Brice manifesta son incompréhension.

— Mais pourquoi revenir maintenant et me soumettre à cette torture ? Qui êtes-vous donc ?

— L'envoyé qui va réparer les dommages vous ayant été causés. Je suis le père d'Océania. Mon apparence actuelle n'est pas la vraie. Je suis humain, mais je ne voulais pas vous choquer plus que nécessaire...

Désormais, votre existence sur Terre a été bien remplie et la charte autorise que vous puissiez retrouver Oceania si vous le souhaitez pour mener votre vie des étoiles.

— Mais comment ça ? Je suis si vieux, comment disposer...

Il lui tendit un collier à la pierre mauve qu'il sortit de sa gibecière.

— Vous vous souvenez d'un collier identique à celui-ci ? Voilà ce qui va permettre le passage par les fissures du temps. Vous allez franchir ce qui vous sépare du moment où vous avez tout oublié. Corps et esprit cette fois-ci. De retour dans une enveloppe qui sera la même qu'à l'époque, tout comme Océania qui attend de l'autre

côté. Vous reprendrez cette vie, là où elle s'est interrompue où vous le désirez, sur ce monde d'alors ou bien ailleurs, ensemble. Juste ne pas interférer avec ceux que vous avez fréquentés et connus, évidemment.

— Mais ici, comment ? balbutia-t-il.

— Nous savons que vous n'avez plus de famille proche. On retrouvera le corps d'un vieil homme. Rassurez-vous, fabriqué de toutes pièces à partir de vous-même.

Brice avait la tête qui tournait, plus par ces révélations et ce qu'elles suggéraient.

Sans ajouter un mot, Jouve lui tendit le collier.

— J'espère que vous pardonneriez à l'homme qui vous a privé de cette vie jusque-là. Croyez bien que ce mal que j'ai causé à ma fille, cette faute, bien que l'on considèrerait qu'elle n'en était pas une, je l'ai payée et n'ai eu de cesse de réparer ce malheur.

Il tendit le collier à Brice qui s'en saisit.

— Voilà, nous serons certainement appelés à nous revoir, mais pour l'instant, vous devez rejoindre celle qui vous attend depuis si longtemps. Pour une nouvelle vie qui pourra se dérouler en parallèle d'une déjà écoulée. Et même si vous le souhaitez, bien d'autres encore, grâce aux fissures du temps.

Brice passa le collier autour de son cou. Sur le côté de la falaise, une brèche étroite s'enfonçait dans la roche. Un scintillement soudain. Un passage s'éclairait et s'écartait pour l'inviter à franchir la frontière.

Il lança un regard au vieillard qui lui sourit et d'un geste de la main, l'encouragea à s'engager dans la faille.

Brice avança dans le scintillement qui semblait l'appeler de ses vœux, sans crainte, mu par le désir, il pénétra plus avant. D'un coup, de part et d'autre, les parois se déformèrent, devinrent instables. Des voix, des rires retentissaient de partout. Des vaisseaux intrépides bondissaient entre les milliards d'étoiles illuminant une voûte lointaine. Des galaxies tournoyaient leur spectacle en accéléré. L'image, le son, lui-même, tout se distordait. Lui, progressait sans vraiment savoir, comment ou vers quoi se diriger. Là-bas, sans doute devant lui, ce chemin lumineux qui pulsait au rythme de son propre cœur.

Puis tout bascula, se stabilisa pour devenir calme et net.

Les cris des enfants, les mouettes qui se moquaient, le bruit des vagues qui se brisaient pour asperger le rivage de leur écume. Le son de la trompe des maîtres-nageurs rappelant l'imprudent dans l'espace de surveillance.

Il était de retour !

Il regarda ses mains redevenues lisses, toucha son visage à nouveau juvénile, sa chevelure s'étalant comme jadis, abondante à souhait pour satisfaire aux critères de l'époque.

Il eut un petit rire en songeant qu'après tout, il n'avait jamais eu d'autre âge au fond de sa caboche.

Puis, là devant lui, le visage plein de larmes de bonheur, Océania qui lui tendait les bras dans lesquels il se jeta.

Un torrent d'émotions intenses les submergea, le cœur chavirait, une douloureuse sensation l'étreignait, tellement puissante qu'elle semblait vous aspirer. Fou de joie, Brice l'embrassa longuement, tendrement, aussi doucement que possible, de peur que le maelström qui le secouait cause du mal à la jeune fille. Incongru, le souvenir de sa force vint le rassurer.

— Laisse-moi respirer un peu, souffla-t-elle en riant après avoir déposé un autre baiser furtif sur ses lèvres, aujourd'hui, c'est le premier jour de ta vie, de notre vie des étoiles. Tu es de retour à ton point de départ. Là-bas, un garçon perdu va rejoindre sa mère et moi, je suis revenu comme toi pour te retrouver à l'instant si lointain et si proche où nous pouvons enfin être ensemble. Désormais, au diable la charte des étoiles, nous avons payé le prix. Si tu es prêt à voyager au-delà de l'astre qui nous accompagne aujourd'hui, nous avons de quoi faire et si ça ne suffit pas, il y a les fissures du temps ! Et puis ici, cette plage, ce soleil, le rire des enfants, cette époque, c'est et sera toujours chez nous.

Brice, qui buvait ses paroles, ne faisait qu'acquiescer.

— Océania, bégaya-t-il sous l'emprise de l'émotion, que de temps perdu.

— Mais non, tu as vécu une vie sans souffrir, moi, je savais que tu existais, heureusement, mon père m'avait aussi promis que, si j'étais toujours éprise de toi, tout serait possible. Voilà, si de ton côté tu le désires...

— Mais bien sûr que je le désire, plus que tout ce à quoi j'ai jamais pu rêver. Tu sais, j'ai constamment eu ce sentiment diffus que la perte de mémoire n'a jamais totalement fait disparaître. À chaque fois que je voulais le saisir, il me fuyait. Mais au fond de moi, je t'attendais, sans le savoir. C'est pour cette raison que je n'ai jamais...

Les yeux d'Océania s'embruèrent.

— Quelle cruauté, si j'avais pu, je serais restée avec toi, mais mon père et tous les autres ne voulaient pas le permettre. J'ai beau comprendre les dangers et les conséquences, il n'en est pas moins vrai que c'était inhumain...

Elle se frotta le bout du nez pour effacer la larme qui perlait, puis dans un joli sourire, tandis qu'il caressait maladroitement sa joue, elle reprit avec assurance.

— Eh bien alors, qu'est-ce que tu attends pour m'embrasser ? Tu as bien plus que les dix-sept ans que tu parais, moi également, on va devoir songer à élargir le champ de nos relations. Ça tombe bien, là-bas dans les dunes, notre bulle qui est enfouie s'impatiente. On partira ce soir discrètement et puis, si ça se voit, pas de problème, tout le monde sait que les soucoupes volantes, ça n'existe pas !

Texte © Michel Maillot, tous droits réservés